

Une semaine, un livre

N°404, 18 avril 2021

Gesualdo Bufalino

Les Mensonges de la nuit

Le Menzogne della notte

Traduit de l'italien par Jacques Michaut-Paternò

1988, Juillard 1989, Cambourakis 2019, 190 pages

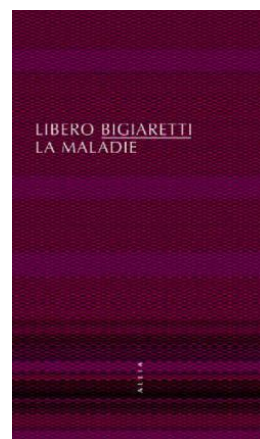
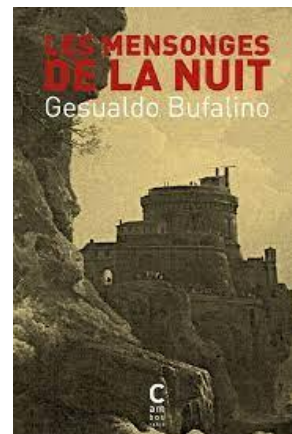
Libero Bigiaretti

La Maladie

La Malattia

Traduit de l'italien par Jean-Pierre Pisetta

1958, Allia 2021, 72 pages



Dans une forteresse transformée en prison, quatre hommes sont condamnés à mort pour avoir participé à une série de complots visant à renverser le régime. La veille de leur exécution, par la guillotine, le gouverneur leur offre d'être épargnés s'ils donnent le nom de leur chef. Ils sont enfermés ensemble toute la nuit et devront mettre leur réponse dans une urne au petit matin. Pour sauvegarder leur honneur, il suffira que l'un d'entre eux donne l'information pour que tous soient sauvés...

L'intrigue des *Mensonges de la nuit* se passe au début du XIX^e siècle dans un lieu imaginaire. Le récit n'a rien de réaliste, ni de lien précis avec l'histoire. Il s'agit plutôt d'une fable que d'un roman, une fable moraliste mélangée à une fantaisie historique. Mais Gesualdo Bufalino est un intellectuel qui s'amuse à faire passer son texte d'un genre à l'autre, à passer des souvenirs de ses personnages à des considérations sur la valeur de la vie, sur la politique ou sur le sens de l'honneur. Il rajoute une dynamique propre au roman policier en maintenant un suspense et en introduisant des rebondissements inattendus. Comme dans *Le Semeur de peste* ou *Les Calendes grecques* (une semaine un livre n° 399), son écriture est fascinante de précision et d'intelligence.

Dans *La Maladie*, un homme, la trentaine, cadre supérieur plein d'ambition, se réveille un matin très fatigué. Après avoir consulté le meilleur spécialiste de la ville, il apprend qu'il est atteint d'un vieillissement accéléré. Quelques semaines plus tard, c'est un vieil homme. Non identifiée géographiquement, la petite ville où se déroule l'histoire est le type même de la petite ville de province dans les années 50 en plein développement économique. Cette nouvelle est une parabole sur l'ambition et la folie de la réussite, mais aussi sur le déraillement d'une société entière où tout paraît pourtant bien huilé.

Libero Bigiaretti avait-il vu que la société de la croissance ne pouvait que s'écrouler ? Son texte prend en 2021 une double connotation politique avec la crise écologique et celle, qui lui est liée, de la pandémie.

Deux textes qui prouvent une nouvelle fois la richesse de la littérature italienne.

Une semaine, un livre

Gesualdo Bufalino est né en 1921 en Sicile et mort en 1996. Après la guerre, il devient professeur à Comiso, sa ville natale. Il est également traducteur de littérature française, en particulier de Baudelaire, de Hugo et de Giraudoux. Ce n'est qu'à la retraite qu'il commence à publier ses textes : cinq romans, quatre recueils de nouvelles, trois recueils de poésie et quatre essais.



Libero Bigiaretti est né en 1905 à Matelica dans les Marches et mort à Rome en 1993. Il commence à travailler très jeune comme maçon tout en continuant des études artistiques. Après la guerre il trouve un emploi chez Olivetti et devient secrétaire de l'Union nationale des écrivains. Il commence à publier ses textes dans les années 30. Il fait également une carrière de traducteur (français) et de journaliste. Il a écrit une trentaine de livres dont 22 romans et recueils de nouvelles dont seulement un est traduit en français. *La Maladie* fait partie du recueil *Uccidi o muori*.



Extraits :

.....

– *Se confesser est beaucoup dire, intervint le baron. Que chacun raconte plutôt ce qui, selon lui, révèle le mieux aux autres et à lui-même sa propre vérité ou son propre mensonge. Les choix, en l'occurrence, sont limités. Racontons, ou s'il le faut inventons notre heure la plus mémorable. Mais je voudrais surtout que ce récit donnât un sens à notre destin. Que nous fussions en mesure de comprendre grâce à lui pourquoi nous mourons et de conclure en émettant au moins une hypothèse sur le mystère qui a été le spectacle des choses autour de nous ; et de trouver aussi une excuse soit à notre décharge, soit à celle de Dieu, avant que l'aube ne se lève. Si ce sens n'apparaît pas, ni celui de notre mort, eh bien je te dis paradoxalement ceci – et là il se tourna vers le garçon –, nous préférons de toute façon périr, mais tu aurais toi le droit de dire ce nom et ainsi de te sauver ...*

(Les Mensonges de la nuit)

.....

Le professeur Dàuli, grand, distingué et parfumé, dont Gino avait vu le visage à de nombreuses reprises dans des journaux et à la télévision, souriait d'une manière que l'on pourrait situer à mi-chemin entre l'hypocrisie et le dédain. Il tenait la fiche à la main et, comme si le portrait du patient y avait été dessiné, il semblait de temps en temps le comparer avec l'aspect de Gino.

– *Vous déclarez, fit-il, avoir trente et un ans ?*

– *Oui, je les ai eus il y a peu. Voulez-vous, balbutia Gino, que je vous montre une pièce d'identité ?*

Sans lui répondre, Dàuli s'approcha de lui, observa froidement son cou, ses oreilles, ses yeux. Puis il lui demanda de se déshabiller et, après avoir palpé les épaules, les muscles des bras et des jambes, il lui annonça :

– *Vos tissus en ont quinze de plus. Quoi qu'il en soit, parlez. Dites tout ce que vous avez à me dire.*

(La Maladie)